

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 30 (1936)

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REZENSIONEN. — COMPTES RENDUS.

Pittet Romain, L'abbaye Cistercienne de la Fille-Dieu, Fragnière frères, Fribourg, 1934. 317 pp.

Immédiatement après avoir publié son livre sur l'abbaye d'Hauterive au moyen âge (cf. cette revue, 1935, p. 72), M. l'abbé Romain Pittet, professeur d'histoire ecclésiastique au Grand-Séminaire de Fribourg, consacre une nouvelle étude à un autre monastère cistercien, couvent de femmes celui-ci : l'abbaye de la Fille-Dieu près de Romont. Son travail paraît à petites doses, depuis plus de deux ans, dans les *Annales fribourgeoises*. D'ici trois ans, à cette allure, les lecteurs de la revue auront pu lire l'étude en entier. Heureusement, le tirage à part, soit le volume que nous présentons ici, a déjà paru en 1934, à l'occasion des noces d'or de Mère Gabrielle Rime, abbesse de la Fille-Dieu, décédée peu après. C'est ce qui explique que, contrairement à ce qui a lieu d'habitude en pareil cas, l'édition définitive, éventuellement retouchée, est non pas celle du tirage à part, mais celle de la revue qui en a obtenu ce qu'on est convenu d'appeler la primeur.

Après un aperçu sur la réforme de l'Abbé Robert de Molesmes et sur l'incorporation de monastères féminins à la nouvelle fondation ainsi que quelques pages consacrées aux abbayes cisterciennes en Suisse, l'auteur aborde le thème proprement dit de ses recherches : le milieu dans lequel allait naître le monastère et sa fondation, en 1268, ou probablement déjà quelques années plus tôt. Il consacre la plus grande partie du volume à parler de la règle de la Fille-Dieu, de ses abbesses, des religieuses et de leurs directeurs ainsi que de la vie économique du couvent. Il décrit plus rapidement ses relations extérieures : avec le Saint-Siège et l'Evêque du diocèse, avec l'ordre de Cîteaux, les familles seigneuriales du pays et les villes de Fribourg et Romont. Dans un dernier chapitre, plus étendu, il fait le récit des longues et multiples démarches entreprises dans le but d'obtenir le rattachement du monastère à la branche cistercienne de l'étroite observance, tentatives dont l'âme fut Mère Lutgarde Ménétreay, abbesse de la Fille-Dieu de 1883 à 1919, et qui furent enfin couronnées de succès en 1905.

M. Pittet a écrit son livre en utilisant surtout les archives de la Fille-Dieu (conservées en partie à Fribourg : aux archives de l'Etat et à la bibliothèque cantonale). Les manaux du Conseil s'occupent assez peu de notre abbaye ; c'est bon signe : si elle faisait peu parler d'elle, c'est qu'elle ne laissait guère à désirer. L'auteur en fait d'ailleurs la remarque : elle était trop dépourvue de ressources matérielles pour qu'aient pu s'y produire des abus tels qu'il y en eut malheureusement à Hauterive et à la Maigrauge.

Ecrivant pour un monastère qui s'est rallié récemment à l'étroite observance, M. Pittet n'a pas voulu discuter cette équation, qui est supposée dans son livre et même expressément affirmée à plus d'une reprise : la réforme de l'Abbé de Rancé était un retour à l'idéal cistercien primitif, lui-même identique à la règle de saint Benoît. Racontant les efforts qui ont abouti au rattachement de la Fille-Dieu à la branche des Cisterciens, réformés, et le faisant du point de vue qui a fini par prévaloir, son exposé fait paraître sous un jour un peu mesquin les appréhensions, en soi légitimes et les hésitations, cependant compréhensibles, de l'autorité diocésaine en cette affaire.

L'évêque de Verceil, délégué du Saint-Siège et visiteur de la Fille-Dieu, dont parle le document, non daté, utilisé aux pages 87 et 237, est sans doute le nonce Bonomio : on sait, en effet, qu'il s'est rendu, entre autres, à Romont, lors de sa première visite dans notre canton, et le problème du rétablissement de la clôture dans les couvents de femmes était alors particulièrement à l'ordre du jour (cf. RM du 5 novembre 1579, ainsi que la lettre du gouvernement de Fribourg à Grégoire XIII du 26 décembre de la même année). Le secrétaire du chapitre de Saint-Nicolas qui écrit à la Fille-Dieu en 1708 (p. 183) était le chanoine Dugo (et non pas Hugo).

Malgré la longueur de certains paragraphes — il en est de 2, 3, 4 et même 5 pages — l'étude de M. Pittet se lit avec agrément. Il a su éviter les détails insipides et il nous a donné un tableau bien vivant de la maison religieuse dont il a entrepris l'histoire, tableau que viennent compléter encore les nombreuses phototypies hors texte qui enrichissent le volume et qui contribuent à rendre sympathique au lecteur cette ancienne abbaye de chez nous, particulièrement florissante aujourd'hui et justement fière de son long et beau passé.

L. Wæber.

Dommann Hans : Propst Dr. Wilhelm Meyer und das Stift Beromünster (1640-1674). Beilagen zum Jahresbericht der Kantonsschule Luzern 1934 und 1935. 78 Seiten. Mit 5 Abbildungen.

Eine sehr interessante Prälatengestalt wird hier auf Grund eines ganz unbekanntes Quellenmaterials (159 Privatbriefe des Propstes, 13 Aktenfaszikel, Protokolle des Stiftskapitels) zum ersten Mal und erschöpfend dargestellt. Propst Meyer war Zögling der Jesuiten in Luzern, mit denen er zeitlebens eng verbunden blieb und denen er über den Tod hinaus zum großen Wohltäter wurde. Theologie studierte er am Collegium Helveticum in Mailand, das ihn mit dem Geiste des hl. Karl Borromäus erfüllte. Seine lange Regierung als Stiftspropst fiel in die bewegten Zeiten des ausgehenden 30 jährigen Krieges, des Bauernkrieges und des ersten Villmergerkrieges, die alle dem Stifte Verlegenheiten bereiteten. Als Propst führte er einen energischen Kampf um die innere Disziplin des Stiftes Beromünster und um die Rechte und den Besitz dieses Gotteshauses. Auch die Aufsicht über das wirtschaftliche Leben gab ihm viel zu schaffen,

vor allem aber die Förderung des Schulwesens, der kirchlichen Kunst und des gottesdienstlichen Lebens. Nach seinem Tode entstand ein langwieriger Erbstreit zwischen den Geschwistern Meyer, dem Stift und den Jesuiten. Die gediegene Arbeit enthält viele kulturhistorisch bemerkenswerte Einzelheiten und ist ein sehr wertvoller Beitrag zur Geschichte des Stiftes.

Beromünster.

J. Troxler.

Huwiler Sebastian : Das Professorenverzeichnis des Jesuitenkollegiums in Luzern (1573-1773). Stans 1935. 134 Seiten. Separatabdruck aus *Geschichtsfreund*, Bd. XC.

Huwilers Arbeit muß als eine nützliche Fundgrube für einheimische Schul- und Familienforschung gewertet werden. Aus vergilbten Manuskripten hat der Verf. in mühevoller Arbeit die Namen derer zusammengestellt, die während zwei Jahrhunderten einem Großteil der katholischen Schweiz Wissen und Bildung vermittelten. Über tausend Gestalten ziehen an unserm Auge vorüber. Die einen flüchtig, andere verweilend: ähnlich wie sie in Wirklichkeit bald kurzen, bald längeren Aufenthalt am Luzerner Kollegium genommen hatten. Dabei begegnen uns etwa hundert Bürger aus Stadt und Land Luzern, viele aus der übrigen Schweiz, besonders aber Deutsche, auch Österreicher, Italiener, sogar Schweden und Schotten. Der Raum verbietet es uns, hier auch nur die bedeutendsten Männer zu nennen.

Um von der Tätigkeit der einzelnen Professoren ein möglichst abgerundetes Bild zu geben, hat sich der Verf. in aner kennenswerter Weise bemüht, aus Quellen und Quellenwerken alle in Frage kommenden Notizen zusammenzutragen. Indessen müssen wir feststellen, daß ihm dabei wichtige Grundlagen entgangen sind. So vermissen wir vor allem die für jedes Jahr gedruckten *Catalogi Personarum et Officiorum* der oberdeutschen Ordensprovinz, von denen auch die Luzerner Kantonsbibliothek mehrere Nummern besitzt. (Hier hätte z. B. bestimmt werden können, ob *Deysl* oder *Deyrl* (zu S. 32) die richtige Lesart des Namens ist.) Der *Catalogus tragoediarum et comoediarum Lucernae exhibitarum* (Luzern, Bürgerbibl. Ms. 243 4^o) hätte über die dramatische Wirksamkeit vieler Professoren Auskunft gegeben. Zur Vervollständigung der Angaben wären auch die *Diarien des Freiburger Kollegiums* zugänglich gewesen. Und das Verzeichnis berühmter Schweizer Jesuiten in *Mülinens Helvetia sacra* (Zweiter Teil) hätte ebenfalls viele Lücken leicht ausfüllen können (Ergänzungen zu: Jost Amrhyn, Romanus Astheimer, Billieux, Theodor Diesbach, Michael Genoud, Heinrich Heinrich, Heinrich Lamparter, Rudolf Mattmann, Arsenius Odet, Ignaz Venez, Karl Vesperleder, Peter Vonderweid, Dominikus Weck). Unbegreiflich ist, daß der Verf. das *Solothurner Professorenverzeichnis* von *Fiala* nicht durchgehends verarbeitet hat. Nach welchen eklektischen Grundsätzen er dabei verfahren sein mag, wird kaum zu enträtseln sein.

Im besondern sei auf folgende Unvollständigkeiten hingewiesen.

Bei Billieux (S. 18) passiert dem Verf. das Ungeschick, daß er die Herkunftsbezeichnung *Ursicin.* (= von *St. Ursanne*) als Vornamen deutet. In Wirklichkeit wurde Billieux, ein Sohn des bischöfl. Statthalters in St. Ursanne, Jean Bernard Billieux (dieser in HBL Suppl. 25), auf die Namen François Joseph Augustin getauft und er führte den Rufnamen *Joseph* (Sammlg. Bern. Biogr. I, 491). Er ist, wie Huwiler richtig schreibt, 1713 geboren und 1731 in den Orden eingetreten. Folglich kann er nicht 1703 von Dillingen gekommen und 1705 nach Solothurn gezogen sein. Da das Professorenverzeichnis von Solothurn ihn überhaupt nicht nennt, wissen wir nicht, ob Huwiler hier ein Druckfehler oder ein anderes Versehen unterlaufen ist. 1761-1768, 1772 und 1773 bei der Aufhebung des Ordens war Billieux Rektor in Pruntrut, 1768-? Rektor in Rottenburg. Er starb in Pruntrut am 8. Juli 1788.

Es scheint dem Verf. (trotz HBL II, 723) nicht bekannt zu sein, daß Joh. Bapt. Dillier (zu S. 33; * 1668 in Wolfenschießen, † 1745 in Sarnen) der in der Volkssage fortlebende « Seminariherr » ist, der im Bistum Konstanz eine Kongregation von Regularklerikern, verbunden mit einem Knabenseminar und einem Hause für Konvertiten, gründen wollte. Dilliers Pläne ließen sich nicht verwirklichen, aber aus seinem Konvikt in Sarnen ging die heutige kantonale Lehranstalt Obwaldens hervor. Unter seinen hinterlassenen Schriften befinden sich u. a. zwei lateinische geistliche Schauspiele: *Dialogus poeticus* und *Hamarthophilus*.

Bei Franz Regis Krauer (S. 69) fehlen die bibliogr. Hinweise auf Sommervogel IX, 148 und Nadler, Literaturgesch. der deutschen Schweiz, 250-252. Das Verzeichnis von Krauers Werken, das Huwiler vertrauensvoll aus Sommervogel II, 1647 übernimmt, muß durch folgende Nachträge ergänzt werden: *Methodenbuch für Lehrer*. Basel 1786. — *Hauptepochen der schweizerischen Geschichte*. Luzern 1800. 300 S. — Die Schauspiele: *Lysimachus* 1771; *Philippus* 1773; *Der Zurückzug der Helvetier aus Gallien* 1791; *Brutus* 1800; *Hannibal* 1802. Sorgfältige Forschungen in der Luzerner Bürgerbibliothek könnten vielleicht noch mehr Werke an den Tag bringen.

Neben *Franz Xaver* und *Karl* (S. 98) wäre auch *Rudolf Dominik Rüttimann* — übrigens drei Brüder — zu nennen gewesen, da ja der Verf. von den Luzerner Jesuiten auch jene aufführt, die nicht am Kollegium in Luzern gewirkt haben. Rudolf Dominik R., gest. 1743 in Rom, war Lektor der Philosophie, Theologie und des Kirchenrechts zu Rom und wurde von Papst Benedikt XIV. mit wichtigen Missionen an mehrere Fürstenhöfe gesandt (Vgl. *Mülinen*, II, 48).

Nach dem *Catalogus Pers. et Offic.* des Jahres 1752-1753 war Ignaz Schwarz (zu Huw. S. 106) um diese Zeit Rektor und Verwalter des Goldenen Almosens in Luzern. Warum ist dies dem Verf. nicht bekannt?

Im Verzeichnis der Werke von Jos. Ignaz Zimmermann (S. 130-132) fehlen folgende dramatische Bearbeitungen: *Kain und Abel*, ein Singspiel nach Geßner; *Der seinen Vater Ulysses suchende Telemach* 1770; *Adjatorix* 1771; *Urs und Victor oder die Thebäer* 1772; *Britannicus* 1773 (nach

Racine); *Ulysses von Ithaca* 1780 (nach Ludw. Holberg). Das Büchlein *Von der dramatischen Dichtkunst* hat nicht Zimmermann (Huw. S. 132 und Nadler S. 251), sondern sein Schüler Joseph Schmid geschrieben (Bächtold, Geschichte der deutschen Literatur in der Schweiz, Anh. S. 197).

Horgen.

Dr. Max Büsser.

Clauss, Joseph M. B.: *Die Heiligen des Elsaß in ihrem Leben, ihrer Verehrung und ihrer Darstellung in der Kunst* (Forschungen zur Volkskunde, herausgegeben von Georg Schreiber, Heft 18-19). Düsseldorf, Schwann 1935. 281 S. 10 Mk.

Im Buche von Joseph Clauss über die Heiligen des Elsaß hat eine wichtige Seite der reichen elsässischen Kirchengeschichte, vorab des Mittelalters, eine vorzügliche Darstellung erhalten. Die beiden Hauptabschnitte des Bandes behandeln in alphabetischer Reihenfolge die elsässischen und dann die nichtelsässischen, aber mit dem Elsaß besonders verbundenen Heiligen. Ein kurzer dritter Abschnitt ist den sogenannten Katakombenheiligen gewidmet. Die Artikel über die einzelnen Heiligen bringen jeweilen an der Spitze deren Lebensdaten, geben dann einen Überblick über die Geschichte ihrer Verehrung und die oft damit verbundene Legendenbildung, berichten über die Verbreitung ihres Kultes und dessen Bezeugung durch liturgische Quellen, durch die Verehrung von Reliquien und die Nennung von elsässischen Heiligen als Kirchen- und Altarpatrone. Am Schlusse jedes Artikels stellt der Verfasser mit möglichster Vollständigkeit die noch erhaltenen, wie auch die untergegangenen bildlichen Darstellungen der Heiligen seit dem frühen Mittelalter zusammen. In einem mehr als 60 Seiten umfassenden Abschnitt bringt Clauss ein mit großer Sorgfalt abgefaßtes Verzeichnis der Quellen und der wissenschaftlichen und erbaulichen Literatur zur elsässischen Hagiographie. Ein alphabetisches und ein chronologisches Heiligenverzeichnis, ein solches nach der kalendarischen Reihenfolge ihrer Gedenktage, ein alphabetisches Verzeichnis ihrer kennzeichnenden Attribute und ihrer Tracht und ein sorgfältig gearbeitetes Ortsregister schließen und erschließen den Band.

Clauss hat so die Aufgabe, die er sich gestellt, nämlich «eine Registrierung des Bestandes für alle, die über die Heiligen des Elsasses schnelle und erschöpfende Auskunft suchen», zu geben, in mustergültiger Weise gelöst. Die Arbeit bildet aber nicht nur einen wertvollen Beitrag zur Kirchengeschichte des Elsaß, sondern auch zu derjenigen der nähern und weitem Nachbargebenden; denn der Verfasser macht nicht Halt an den Grenzen des Elsaß, er geht den Spuren der Verehrung der Elsässerheiligen auch im übrigen Frankreich, in Deutschland und in der Schweiz nach, deren Nordwestecke ja während mehr als eines Jahrtausends als Bestandteil des alten Bistums Basel mit dem Oberelsaß eine kirchliche Einheit bildete. Groß ist die Zahl der schweizerischen Kirchen und Kapellen, die Reliquien von Elsässerheiligen besaßen oder noch besitzen (bei deren

Feststellung stützt sich der Verfasser freilich wesentlich auf die Arbeit Stückelbergs über die Reliquien in der Schweiz). Sehr willkommen sind dem schweizerischen Leser die Angaben über Heilige, welche bei uns nach ihrem Tode hohe Verehrung genossen oder noch genießen oder durch Herkunft und Leben mit der Schweiz verbunden sind. So behandelt er die Kaiserin Adelheid, Benno und Eberhard von Einsiedeln, Leodegar, den Burgunderkönig Sigismund, den Mönch Viktor zu St. Gallen, die Basler Bischöfe Ragnacharius und Rudolf II. und den legendenhaften Pantalus, den Glaubensboten Kolumban und als Repräsentanten des Zeitalters der Gegenreformation Petrus Canisius und Fidelis von Sigmaringen.

Der Band zeugt von der wissenschaftlich exakten Arbeitsweise und dem gesunden kritischen Sinn des Verfassers gegenüber der oft von Legenden überwucherten Überlieferung. Nicht selten (etwa bei der Theobaldlegende S. 131) erhalten wir interessante Einblicke in die merkwürdigen Irrwege der Legendenentwicklung (Verwechslungen, Zusammenfließen ursprünglich verschiedener Persönlichkeiten zu einer einzigen Heiligengestalt). Doch scheint mir, daß Clauss in seinem Text da und dort zu wenig deutlich sagt, was auf Grund zuverlässiger Quellen als historisch sicher oder einigermaßen wahrscheinlich angenommen werden kann und was bloß durch eine verhältnismäßig späte Vita oder Legende berichtet wird, so etwa bei den Heiligen aus der Gesellschaft der hl. Ursula oder beim hl. Ludan; bei den Angaben über die Abstammung und das Sterben des Letztern (S. 90) ist nicht genau ersichtlich, ob sie einfach aus der ältesten, noch nicht ausgeschmückten (aber trotzdem späten) Fassung seiner Vita stammen oder ob ihnen zuverlässige, frühe Quellen zugrunde liegen, was nicht der Fall zu sein scheint (vgl. den Artikel «Ludanus» im Lexikon für Theologie und Kirche, Bd. VI, Sp. 681). Folgende kleine Versehen und Druckfehler sind zu korrigieren: S. 21 unten: St. Adalbert wurde 961, nicht 951 zu den Russen gesandt; S. 74 und Register S. 275 ist Ruswil statt Rustwil, S. 168 Note 4 Ganz statt Glanz zu lesen.

Von ganz besonderem Wert ist die überaus reichhaltige Zusammenstellung der bildlichen Darstellungen der Elsässerheiligen. Mit liebevoller Sorgfalt ist hier wohl das gesamte elsässische und ein großer Teil des außerelsässischen ikonographischen Materials über diese Heiligen in jahrzehntelanger Sammler- und Forschertätigkeit zusammengetragen und gesichtet worden; es erweist sich trotz der besonders für die elsässischen Kunstdenkmäler verhängnisvollen Wirren des 30jährigen Krieges und der französischen Revolution noch als erfreulich umfangreich. Auf 40 Tafeln sind in fast 80 Abbildungen die wichtigsten Heiligendarstellungen, Heiligengräber und andere kirchliche Denkmäler wiedergegeben. Sie umspannen den Zeitraum vom 10. bis zum 19. Jahrhundert. Hervorzuheben sind die prachtvollen Fenster des Straßburger und des Freiburger Münsters und einige eindrucksvolle spätgotische Bischofsstatuen. Die vorzügliche Wiedergabe der Bilder, der schöne Druck, überhaupt die gediegene Ausstattung des ganzen Bandes verdienen hohes Lob. Der Verfasser hat mit seinem Buche, dessen Veröffentlichung durch den Ausbruch des Weltkrieges und dessen Folgen um mehr als zwei Jahrzehnte verzögert worden ist, ein

beredtes Zeugnis abgelegt für die Treue zu seiner alten elsässischen Heimat, deren Geschichte seit Jahrzehnten seine nie vor mühevoller exakter Kleinarbeit zurückschreckende, wissenschaftliche Tätigkeit vor allem gilt.

Georg Boner.

Josef Schmidlin, Papstgeschichte der neuesten Zeit, Band III : Papsttum und Päpste im XX. Jahrhundert. Pius X. und Benedikt XV. (1903-1922). Verlag Kösel u. Pustet, München, 1936. xix u. 350 S., 8° Lex. Brosch. RM. 13.50 ; Lw. 17 ; Hld. 20. (Bei Subskription auf das ganze Werk, resp. 12, 15 u. 18 RM.)

Dans la pensée de M. Schmidlin, le troisième volume de l'*Histoire des Papes de l'époque moderne* devait, en plus des pontificats de Pie X et de Benoît XV, comprendre encore celui de Pie XI. Cette dernière partie était même déjà composée (et l'auteur se réserve de la faire paraître plus tard, comme deuxième tome de ce troisième volume) ; mais des difficultés ayant été formulées, aussi bien à Munich qu'à Fribourg-en-Brigau, au sujet de l'imprimatur, M. Schmidlin a fini par soumettre la question à Pie XI lui-même, qui lui répondit, au cours d'une audience privée, en juin 1935 : « post mortem lauda... vel non lauda. » On ne comprend que trop le désir du Souverain Pontife, et l'on s'étonne plutôt de l'insistance de l'auteur, contraint déjà, même en arrêtant son exposé au début de 1922, de porter une appréciation sur des événements qui sont si proches de nous et auxquels ont été mêlés des personnages dont plusieurs sont encore en vie.

Le conclave qui suivit la mort de Léon XIII est le dernier sur lequel nous soyons exactement renseignés, puisque, en 1904, le secret en ces matières a été, pour l'avenir, imposé aux membres du Sacré Collège. Le cardinal-doyen Oreglia, président du conclave, savait que le veto serait, cas échéant, prononcé par l'Autriche contre l'ancien secrétaire d'Etat. (D'après M. Löffel, le veto provenait de l'Italie.) Il ne voulut cependant pas en donner lui-même connaissance ; et c'est pourquoi, le dimanche 2 août, le cardinal Puzyna, de Cracovie, se décida à parler. Le Doyen et de même l'intéressé — de la part de ce dernier, c'était une pure déclaration de principe, car il était heureux, personnellement, de voir la tiare s'éloigner de lui — protestèrent, tandis que, inversement, le cardinal Sarto, dont les chances augmentèrent dès le troisième tour, suppliait ses collègues de faire abstraction de sa personne. Le nombre de voix données au cardinal Rampolla se maintint néanmoins encore pendant deux tours de scrutin, et ce ne fut qu'au septième, le 4 août, après que les cardinaux français se fussent ralliés à la candidature du patriarche de Venise, que celui-ci, qui avait fini par céder devant les supplications du Sacré Collège, réunit 50 suffrages, sur 63 votants : il était élu.

On ne s'attendra pas à nous voir donner un résumé de ce que dit M. Schmidlin du pontificat de Pie X, qui est encore dans toutes les mémoires. Son exposé est extrêmement détaillé : il énumère jusqu'aux lettres de félicitation envoyées par le Pape à l'occasion du jubilé d'une univer-

sité, d'un évêque ou d'un missionnaire. Son information est très étendue. En plus de l'abondante bibliographie qu'il cite et qu'il utilise (y compris des articles de journaux, l'*Ossevatore Romano* en particulier, auquel il ne se fait pas faute de dire à l'occasion quelques vérités), il a recueilli sur place, pendant les années où il travaillait à Rome et durant le séjour qu'il y a fait récemment, pour mettre la dernière main à son ouvrage, nombre de renseignements de première main ; il a même été mêlé personnellement à un épisode ou l'autre qui font l'objet de son récit.

Son appréciation sur Pie X paraîtra sévère. Il reproche à ses biographes italiens et français — y compris René Bazin dans les *Grands Cœurs* — de viser trop à l'édification et d'avoir comme objectif la béatification du Pape Sarto.

Il trouve que Pie X, en particulier dans le choix des cardinaux, a trop favorisé l'élément latin et spécialement italien au détriment des prélats allemands, et qu'il a, au surplus, mal tenu sa promesse de consulter les membres du Sacré Collège. Certaines réformes de Pie X, celle du bréviaire, par exemple, suggèrent à M. Schmidlin des appréciations qu'on pourra discuter (p. 49, n. 12) ; de même les réflexions, qu'il rapporte et fait siennes en partie, de certains auteurs italiens et allemands au sujet de la béatification de Jeanne d'Arc (p. 57), ou encore cette remarque : « Immerhin erscheint es bezeichnend genug, daß unter all diesen neuen Seligen und Heiligen dem Stande nach die Ordensleute, national die romanischen Elemente (Italiener und Franzosen), im Geschlechte die Frauen überwogen » (p. 58). M. Schmidlin accepte cette affirmation de M. Maurice Pernot qu'en France, après la Séparation, l'intransigeance pontificale a complètement livré à la curie romaine l'Eglise et l'épiscopat, qui firent preuve, à son égard, d'une servilité toujours plus grande (p. 78, n. 30). Il note, à la suite de ce même auteur, que Pie X a déclaré souvent de ne pas aimer le Centre allemand, parce que c'était un parti politique et il lui reproche de l'avoir combattu en dessous (p. 96, n. 8). Il s'est même cru autorisé à critiquer, devant le cardinal Merry del Val, « la politique de zigzag du Vatican » (p. 101, n. 35).

M. Schmidlin nous paraît minimiser la portée du Syllabus de Pie X (p. 144). Il trouve (p. 138 et 176) que Pie X, durant la deuxième partie de son pontificat, « alors qu'il combattait non seulement le modernisme, mais souvent le moderne tout court », a paralysé et même détruit les réformes du début de son règne, et que c'est par là surtout qu'il s'oppose aux vues progressistes et conciliantes de son prédécesseur. Pie X aurait fini par voir dans le désir même de réformes un indice de modernisme. (« Ja, man darf vielleicht behaupten, daß der Reformpapst dadurch in sofern in sein eigenes Gegenteil umgeschlagen, als er selbst im Reformeifer ein Kennzeichen modernistischer Gesinnung brandmarkte und anderseits die antireformerische Kurialrichtung sich mit der antimodernistischen aufs engste verband, um ihn durch Konzentration auf die Häresie von den ihnen verhassten Reformen abzuhalten »).

Notre auteur n'est surtout pas tendre pour les intégristes, cette sorte de franc-maçonnerie, pour employer ses propres termes, hypercatholique

et supra-ecclésiastique, qui avait son centre à Rome, dont l'âme était Mgr Benigni et qui était patronnée par le Pape et par les cardinaux Merry del Val, Billiot et de Lai. Certes les intégristes, avec leur système d'espionnage et de délation, méritent de la part de l'historien une sévère désapprobation. Aussi bien le Vatican lui-même, M. Schmidlin le souligne, a fini par être agacé par leurs manœuvres et les a indirectement tout au moins désavouées ; mais on ne peut s'empêcher de trouver déplacées certaines remarques de notre auteur, qui prend un malin plaisir à multiplier les exemples de la correspondance truquée échangée entre intégristes et à souligner que plusieurs d'entre eux ont fini par apostasier. Le petit coup d'encensoir donné aux Jésuites (p. 165, n. 10) est un peu inattendu, et il est fâcheux que l'auteur — cette remarque vaut pour d'autres chapitres que celui qui est consacré à l'intégrisme — emprunte à des écrivains libéraux et même hostiles à l'Eglise des renseignements suspects, et rapporte en note nombre d'allégations pour le moins tendancieuses, si ce n'est fausses, sans paraître les désapprouver. Encore une fois, surtout dans la question de l'intégrisme, des critiques devaient être formulées, mais M. Schmidlin nous semble y avoir mis un peu d'acrimonie ; il aurait dû insister un peu moins.

La deuxième partie, plus courte, du volume est consacrée à Benoît XV, l'ancien secrétaire et collaborateur du cardinal Rampolla, l'homme aux idées de Léon XIII, le « Pape de la Paix », comme M. Schmidlin aime à l'appeler. Il raconte tout au long les multiples démarches du Pontife pour essayer de mettre fin à la grande guerre, démarches trop souvent mal interprétées par les belligérants, initiatives qui se heurtèrent à l'anticléricalisme des uns et aux préjugés protestants des autres, et qui furent ainsi vouées malheureusement à un échec. La plus célèbre, celle d'août 1917, n'aboutit pas parce que le chancelier allemand, M. Michaelis, refusa de prendre des engagements quant au sort qui était réservé à la Belgique. L'Italie, la première, exclut le Pape des pourparlers de la paix, et Benoît XV accepta cet affront sans protester : M. Schmidlin incline à lui en faire un reproche. Le Pape essaya d'obtenir pour les vaincus des conditions de paix pas trop dures, mais il se heurta, écrit M. Schmidlin, « an der fanatischen Rachsucht der Siegerstaaten und der gehässigen Intrigue seines italienischen Gefangenenwärters » (p. 326). Il avait eu du moins la consolation de voir sonner l'heure de la paix et de constater qu'en fin de compte, on se tournait vers lui. M. Schmidlin ne craint pas de déclarer que le véritable vainqueur de la guerre a été le Souverain Pontife.

Benoît XV s'intéressa également beaucoup aux missions, insistant en faveur du clergé indigène et luttant contre toute tentative nationaliste de la part des missionnaires. Il mit fin énergiquement aux manœuvres des intégristes. Il rétablit le contact entre l'Eglise et notre siècle, obtenant, par sa diplomatie, de précieux avantages et récupérant certaines libertés, au prix de concessions, estime notre auteur, parfois discutables (p. 3).

L'Histoire des Papes des temps modernes de M. Schmidlin est virtuellement terminée. Il y a travaillé à une allure si accélérée qu'il ne lui a, naturellement, guère été possible d'explorer les archives dont l'accès lui

était ouvert, et qu'il s'est borné à utiliser surtout soit les travaux d'ensemble, soit les études de détail déjà publiées. Son œuvre, de ce fait, manque nécessairement un peu de profondeur. Aussi bien, il ne sera possible de porter une appréciation définitive sur les papes du XIX^{me} siècle et surtout sur les deux pontificats dont il raconte la vie dans ce troisième volume, que lorsque les archives vaticanes qui les concernent pourront être consultées, et lorsque le nombre des années écoulées permettra de juger leur rôle avec le recul nécessaire. En attendant, pour trouver un renseignement, même minime, sur un point quelconque de leur activité, les volumes de M. Schmidlin rendront de grands services, dispenseront de nombreuses recherches et fourniront des renseignements d'autant plus précieux qu'ils sont parfois empruntés à des articles de journaux ou à des brochures de circonstance, difficiles à retrouver plus tard, voire même à des confidences orales.

Signalons, pour terminer, quelques petites erreurs. Il est parlé, p. 58, de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus de Luxeuil (au lieu de Lisieux ; l'erreur vient sans doute de la dénomination latine, *Lexovium*, de cette dernière ville). — P. 97 : le P. Albert Kuhn, Bénédictin d'Einsiedeln, le célèbre auteur de l'*Allgemeine Kunstgeschichte*, n'était pas Allemand, mais Argovien, soit donc Suisse authentique. — P. 109 : C'est le P. Schwegler (et non pas Schregler), de la même abbaye, qui a écrit une Histoire de l'Eglise catholique (et non pas : *Gesch. d. L. K.*) en Suisse. — Dans les mots français, mais parfois aussi dans le texte allemand, il y a plusieurs fautes d'impression. Relevons enfin un dernier point, quitte à sembler sortir un peu du sujet : l'auteur consacre, à la p. 222, quelques lignes au séminaire pour prisonniers de guerre français, qu'il avait créé dans un des camps des environs de Munster, séminaire que le Souverain Pontife désirait voir se développer, lorsqu'il fut dissous, comme le rapporte M. Schmidlin, à la suite de manœuvres anticléricales. On pourrait croire que c'est à ces dernières aussi qu'il faut attribuer, à la façon dont il en est parlé en note, le fait que, lors de cette dissolution, M. Schmidlin ne fut pas reçu par le Nonce de Munich, Mgr Pacelli : en réalité, il s'est exercé là une autre influence, qui n'était ni anticléricale ni française, mais que l'auteur a eu la délicatesse de ne pas relever. Elle n'a pas empêché M. Schmidlin — il doit être permis de le relever, puisque lui-même a omis de le faire — d'essayer de ressusciter l'œuvre à laquelle il s'était dévoué si généreusement et avec tant de succès : le séminaire fut transféré et reconstitué au camp de Limburg, où il déploya ses bienfaisants résultats durant les quelques mois que devait encore durer la grande guerre.

L. Wæber.

Mitteilung der Redaktion.

Aus technischen Gründen mußten eine Reihe von eingegangenen Besprechungen leider auf das nächste Heft zurückgestellt werden.